

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1^{er}, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62

Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.

PARIS.

Ce 19 septembre, 1912.

Les pluies moroses, les vents insolents du mois d'août ont obligé les élégantes à retarder l'époque bénie des randonnées et des excursions, mais septembre, nostalgique et doux, promet des journées vermeilles et, bien vite, on prépare les malles, on revise les moteurs des sans-soupapes...

Les grandes voyageuses se rattachent aujourd'hui à deux écoles distinctes : les ferventes de l'auto et les fanatiques du sleeping. N'allez point croire, en effet, que l'antique chemin de fer soit passé de mode. Il existe encore des touristes impénitents qui recherchent les grands rapides. Beaucoup de Parisiennes n'ayant pas le moyen de s'acheter une 80 HP prennent leurs billets au guichet en déclarant bien haut (comme Mme d'Al. o. y) que la limousine est en réparation — ou que le carrossier a manqué de parole. Avec ces ouvriers, vraiment...

Les imaginatives à l'âme tragique détaillent avec Mme de V. r. . d. . e, les phases d'un accident terrible qui a brisé la carrosserie et immobilise le torpédo pour trois mois; mais elles oublient d'ajouter que la voiture accidentée appartient à une amie qui, ce jour-là, leur offrait généreusement une petite promenade à Viroflay.

D'autres mondains, avec une belle audace, déclarent avoir vendu leur limousine bien vite pour acheter un aéroplane — que personne n'a d'ailleurs jamais vu.

Ex. N° **867**

Certaines dames, d'un âge certain, avouent des malaises étranges et mystérieux que leur communique la trépidation des autos et qui les oblige, bien malgré elles, à se résigner au chemin de fer.

Les femmes du monde qui circulent sur rails voyagent nécessairement en première classe et il est du meilleur ton de gémir durant tout le trajet sur la lenteur, l'incommodité, la saleté des trains français. Allez donc voir en Suisse, en Allemagne, en Autriche-Hongrie! pays civilisés, que ces aimables touristes n'ont d'ailleurs jamais explorés?...

L'ultime chic est même d'être malade comme Mme la princesse C. n. a. e dès qu'on effleure le marchepied d'un sleeping.

Comme la classe supérieure coûte parfois un peu cher, vous pouvez toujours, à l'exemple de Mme la baronne de M. i o. s. l. e voyager en 3^e classe et à l'avant-dernier arrêt vous faire supplémenter en 1^{re} classe. Voilà comme on fait les bonnes maisons.

Pour aller à Lourdes, la 3^e classe s'impose également — tout au moins à partir de Tarbes.

Les vieilles dames, les impotentes douairières voyagent avec leur domestique, car tout le monde sait maintenant que les compartiments de dames seules sont... des repaires de bandits.

Telles Parisiennes, comme Mme la comtesse de D. e. x. - B. é. é., se font accompagner de leurs femmes de chambre, mais il est beaucoup plus « smart », beaucoup plus « répertoire classique » de se faire chaperonner par son fidèle maître d'hôtel ou son vieux valet de chambre — celui qui vous a vu naître (bien qu'il n'ait, le pauvre homme, que 48 ans...)

Naturellement, ce fidèle Argus s'installe dans le compartiment mitoyen et, de temps à autre, la nuit et le jour, vient s'informer des désirs de Madame. Son ombre falote et glissante inquiète ainsi, à travers les vitres, les voyageurs craintifs et timorés.

Maintenant, vous pouvez encore, imitant Mme la marquise douairière de la D. y. le, vous faire accompagner par un de vos nombreux neveux; bravoure bien imprudente: une poignée de portière est si vite ouverte...

Si vos gens ne voyagent point avec vous, ils vont néanmoins, à l'avance, prendre les billets, enregistrer les bagages et choisir le compartiment. Besogne délicate: il faut retenir un bon coin, s'éloigner des fumeurs, examiner la place des essieux pour les choes...

Les domestiques bien stylés savent, d'ailleurs, que jamais une voyageuse élégante ne choisira le compartiment des dames seules, réservé aux duègne infirmes et aux arthritiques nonagénaires.

M. le vicomte de C..., très jaloux, n'oublie jamais, lorsque

sa femme voyage sans lui, de l'installer dans les « Dames seules » avec, au-dessus de sa tête, dans le filet, une énorme valise que la frêle vicomtesse ne saurait soulever même avec l'aide généreuse des douairières impotentes, ses voisines.

C'est dans l'installation des coquettes mondaines que se révèle tout l'art délicat et savant d'une touriste convaincue.

Telle Parisienne connue asperge à l'avance les coussins et les tentures du wagon de *Chypre Royal*, telle autre exige treize coussins, exactement, et la plus jolie de nos actrices veut des roses aux glissières des portières.

Mme la vicomtesse de C... y voyage avec ses trois chiens et déclare qu'elle s'impose le lourd sacrifice des arrêts fréquents parce que ses toutous ne supportent pas l'auto. Mme M. n... m ne se sépare pas, en chemin de fer, de son singe, délicieux stratagème pour éloigner les fâcheux, et Mme la princesse T. o. b. t. i voyageait toujours avec son loup — muselé d'ailleurs.

Ces jolies insolentes, qui ne se séparent point de leurs bêtes, ne voudraient pour rien au monde accompagner leurs enfants.

Les babies partent d'avance, avec la nurse, sous le fallacieux prétexte qu'ils ennuiant Monsieur — pauvre Monsieur ! — ou bien que le voyage de nuit est préférable aux nourrissons, car Madame se déplace le jour, bien entendu, la fatigue nerveuse des nuits en sleeping brouillant les teints les plus délicats.

Lorsque les déplacements s'effectuent en auto, la question des domestiques complique un peu le problème. De toute nécessité, il faut envoyer, par le rapide, les domestiques à l'arrivée.

Si la randonnée est un peu longue, Madame a le droit, chèrement acheté, d'emmener sa femme de chambre.

Les bagages, obligatoirement, voyagent par le train — à la grâce de Dieu. Cependant, quelques mondaines lancées achètent aujourd'hui des camions automobiles qui transportent leurs malles et leurs cartons à chapeaux par les belles routes de France.

Ces Parisiens avertis accrochent même aux panneaux du camion automobile une pancarte portant en hautes lettres cette inscription : « *Service du Château de X...* »

Cet avertissement manque, à vrai dire, de discrétion et de tenue et sent, un peu trop, l'omnibus d'hôtel....

PIERRE DE TRÉVIERES.

La plus nouvelle coiffure du soir consiste en un grand papillon de tulle, que nos dames choisissent de la nuance exacte de leurs cheveux et qu'elles posent très en arrière sur la nuque ; puis elles en rabattent toutes les coques sur le devant de la tête, en les mêlant le plus possible aux cheveux, et de manière à ne laisser

apparaître aucune épingle . On appelle cela la *Coiffure au papillon perdu dans les cheveux* . Pas assez perdu au dire des élégants à qui les ailes de ce papillon , encore que légères et gracieuses , et diaphanes , cachent une partie du spectacle .

~~~~~  
LA ROMANCE .

Sur la pluie un peu de jour . . .  
Le soleil jaune et bleu verse  
Un rayon perlé d'averse  
Sur les maisons du faubourg .

Parmi l'atelier avare ,  
Sombre et courbée elle coud ,  
Sentant doucement partout  
L'arc-en-ciel qui se prépare .

Quand il luit , illimité  
Sur les maisons éblouies  
Des longs rayons de la pluie ,  
Comme un ange elle a chanté .

Chanté l'étendue immense ,  
L'avenir vague et fleuri .  
Ses yeux sur ses mains , sourient ,  
Elle croit à sa romance .

Elle croit à la beauté ,  
Elle croit à l'harmonie .  
Elle se sent infinie ,  
Les lèvres dans la clarté .

Et plus tard , grise et fidèle ,  
Murmurant les airs anciens ,  
Elle revient vers les siens  
Avec le soir autour d'elle .

Au milieu du grand frisson  
Indifférent qui la foule ,  
Elle est seule dans la foule  
A cause de sa chanson .

Toute pleine d'impossible  
Elle rentre du labeur ,  
Egarée et l'air rêveur ,  
Dans la musique invisible .

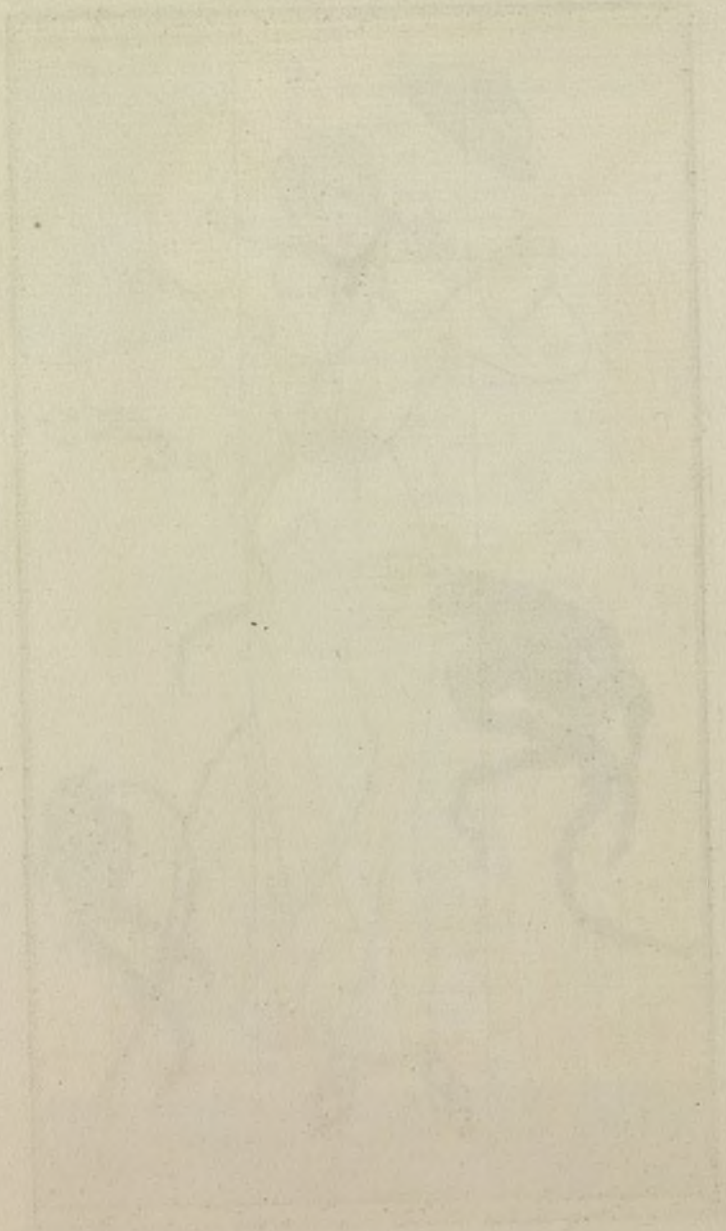
HENRI BARBUSSE.

~~~~~  
LE MENTOR .

Même quand l'oiseau marche , on sent qu'il a des ailes . Même quand l'excellent maître Raoul Samarcande reçoit ses intimes , étu d'un pantalon assez flou et d'une vareuse couleur drap de



*Robe de drap blanc bordé d'un ourlet couleur de rose.
Ceinture de roses au crochet*



Ayuntamiento de Madrid



Costume de chasse en laine d'Ecosse



Ayuntamiento de Madrid

prisonnier, on le voit vêtu de son habit d'académicien, l'épée au côté, prononçant devant un auditoire admiratif son fameux discours de réception. Ce soir-là, il paraissait mélancolique et se taisait volontiers. Il fallut que l'un des convives s'adressât à lui directement, pour qu'il sortît de sa réserve.

— Maître, lui dit cet indiscret, puisque nous parlons d'adultère en ce moment, permettez-moi de vous poser une question : comment se fait-il que dans votre œuvre littéraire si considérable et qui embrasse toute la vie contemporaine, vous n'avez pas consacré au moins un livre à l'examen de ce problème ?

— Je l'ai écrit, répondit simplement Samarcande. Il paraîtra quand *l'autre* sera mort...

Et il s'expliqua.

— *L'autre*, le pauvre *autre*, comme dit Henry Bataille dans une de ses pièces, c'est naturellement le mari. Il n'avait que sa femme, ce malheureux, et je la lui avais enlevée. Oui, oui, un de ces crimes de jeunesse que la littérature affuble de si beaux noms. Un bien pauvre *autre*, allez ! Neutre, gris terne, effacé comme sa vie. Je n'avais pas eu grand mérite. Il ne protesta point ; il ne nous poursuivit pas de son revolver. Non. Ce n'était pas un tempérament exalté. Seulement, sa femme partie, il ne sut pas au juste à quoi s'intéresser. Alors il lut mes livres, mes articles. Il eut la curiosité de savoir à quel être celle qui portait son nom s'était donnée. C'était un sage, messieurs ; il me jugea sans amertume. Peut-être discerna-t-il dans ce que j'écrivais quelque chose comme un remords obscur. Il comprit ma pitié et que je n'étais pas un méchant homme. Je luttais, avec beaucoup de difficultés, à cette époque, et dans les ténèbres. Les jeunes d'aujourd'hui appellent cela la conspiration du silence, comme les mauvais acteurs de jadis accusaient la cabale. Un jour, je reçus une lettre de félicitations, sans signature. Oh ! mais là une de ces lettres qui vous flanquent un coup de poing dans la poitrine et qui vous assomment d'orgueil. Ma maîtresse lut la lettre par-dessus mon épaule et me jeta : « Tiens ! l'écriture de mon mari ». Je sus, depuis, que ce malheureux était fier de moi. Il disait à qui voulait l'entendre : « Ma femme m'a lâché, mais ce n'est pour pas n'importe qui. Il ira loin, ce petit Samarcande. Il sera de l'Académie et il aura sa statue ! » Il applaudit ma première pièce et faillit se battre avec un siffleur. Je l'aurais embrassé ! Je lui aurais aussi volontiers rendu sa femme qui devenait jalouse et encombrante ; mais peut-être n'en aurait-il pas voulu !... Advint que je publiai un mauvais roman, un très mauvais roman, un roman indigne. Une erreur de carrière !... Les suffrages des sots m'aveuglaient. J'allais me tromper de route. Je reçus une lettre

toujours anonyme , mais dans laquelle « mon » mari me faisait de si justes , de si paternels , de si véhéments reproches que les larmes me montèrent aux yeux . Il me montra la vérité . Quelques mois après ma compagne me quittait pour un ténor avantageux . Le ténor n'intéressait pas mon Mentor qui détestait la musique . Il continua de me guider . Il me guide encore . Jamais je ne l'ai vu . Il assistait à ma réception . Peut-être verra-t-il ma statue , car il ne se décide pas à mourir . Il m'a gardé des succès faciles et des mesquines ambitions . Je me sens bien petit et bien misérable à côté de lui et je l'admire plus encore qu'il ne m'admire . . .

— Moi qui avais si peur des femmes mariées ! gémit un adolescent de lettres avide de parvenir .

HENRI DUVERNOIS.

~~~~~  
VIEUX SOUVENIRS .

*Etretat , août 1912 .*

Un petit vieillard tordu autant que barbu , attiré sans doute par la présence des Parisiens en villégiature , a , tout à coup , surgi , hier , de cet étroit sentier que l'on croit accroché aux flancs d'une des falaises et qui conduit à la fameuse « Chambre des demoiselles » : et , tel un compère de revue , d'une voix nasillarde et lointaine , il s'est écrié :

« Ah ! si vous aviez connu l'Etretat d'autrefois ! »

Et sans plus de préambule , il continua :

« Voyez-vous , mon cher enfant , lorsque Alphonse Karr découvrit Etretat , après que Félicien David , comme certains le prétendent , lui en eut révélé l'existence , l'auteur des *Guêpes* pensait bien que des artistes choisis éliraient domicile dans ce petit coin perdu de notre Normandie , inaccessible , grâce à ses falaises , aux bruits et aux potins de Paris , et où les seules confidences tolérées étaient les murmures des vagues roulant sur les galets .

Et c'est ainsi que , peu à peu , des peintres , des romanciers , des musiciens , des poètes , mis dans le secret , débarquèrent à Etretat , tels des conspirateurs . Une auberge était là , simple , accueillante et propre . Le Poittevin , qui connaissait alors les joies de la renommée , avait même peint une magnifique enseigne qu'il offrit à l'hôtelier : Césaire Blanquet . Celui-ci , malin , c'est-à-dire normand , n'ignorant pas la valeur des choses , s'empressa , dit-on , de se rendre au Havre où il fit exécuter le jour même une copie fidèle du panneau . Ainsi , gardant précieusement l'original à l'abri des intempéries , il exposa à l'admiration des connaisseurs un faux Le Poittevin que chacun , sans soupçonner la supercherie , jugea comme un des plus vigoureux morceaux du maître , — et celui-ci le premier !

« Il n'existait alors aucun chemin de fer : on venait en diligence ou . . . en bateau . Souvent , des amis de Le Poittevin débarquaient , arrivant du Havre , Chacun apportait son plat pour le dîner . Le Poittevin était



régulièrement chargé du poisson : ses amis, en effet, avaient déjà la naïveté de croire que, dans un port de pêche, on se procure facilement du poisson si on ne le fait pas venir des Halles où se fournissent d'ailleurs habituellement la plupart des plages de la côte ! Il y eut, cependant, un jour où la marée n'arriva pas. Le Poittevin attendait précisément du monde à diner ; il ne se passa pas son pinceau à travers le corps, mais il alla trouver son ami Blanquet, le suppliant de lui venir en aide.

« Or, le soir, on présenta en effet, un superbe bar aux convives — un bar magnifique moëlleusement couché sur un lit de sauce verte, un bar dont la vue seule était un régal ! Il n'en fut même un que pour la vue, car le poisson confectionné par Blanquet était en argile et, quant à la sauce, elle était peinte, tout bonnement peinte par Le Poittevin !

« Le casino était déjà à cette époque une baraque, seulement elle était en planches ; on ne faisait pas, comme aujourd'hui, de grands frais de toilette : vareuse et béret bleu, telle était, soir et matin, la tenue des hommes ; robe de laine et capulet, c'est ainsi que s'habillaient alors les Parisiennes. Et malgré cette simplicité, et peut-être à cause d'elle, on s'amusait beaucoup. Après diner, on dansait ; un mauvais piano où s'installait quelque grand artiste tenait lieu d'orchestre et polkas, mazurkas et valse succédaient aux quadrilles et aux farandoles endiablées.

« C'était le temps où Villemessant avait fait construire son chalet, où la villa Orphée de Jacques Offenbach se dressait sur la côte ; on rencontrait sur la plage Anicet Bourgeois, M. et Mme de Girardin, Isabey, Alexandre Dumas, Diaz, Adrien Decourcelle, Albert Wolff, Dollingen, Corot, Vibert, Ludovic Halévy, Hector Crémieux, Edouard Detaille, Toché, Faure, Boudin, Claude Ronnet et le dessinateur Bertall, à qui Alexandre Dumas dit, un jour qu'il lui montrait ses trois filles jumelles qui venaient de naître :

« Laquelle gardez-vous ? »

« En ce temps-là, on arrivait en patache ! Ah ! la bonne vieille voiture où l'on était cahoté comme dans un « panier à salade » ! La vie se passait presque uniquement sur la plage. On y venait de bon matin et tout en devisant, avec esprit, ... on attendait l'heure du bain toujours très suivie et qui promettait de sensationnelles exhibitions.

« Midi sonnait et la cloche tintait dans les estomacs !

« Un grand char à bancs — la voiture de la famille Offenbach — attendait à la porte du casino. Habituellement vêtu d'un veston de velours bleu de ciel et coiffé d'un béret blanc, l'auteur de *La Belle Hélène*, une vaste ombrelle verte à la main, s'installait à côté du cocher et, près de lui, son fils ; sur les banquettes, toujours aux mêmes places, sa femme, ses filles, les invités et les amis, et fouette cocher, en route pour la Villa Orphée !

Et pendant que les personnes sérieuses s'amusaient, au milieu d'interminables parties de cache-cache, un garçonnet, presque un jeune homme, se cachait dans les cabines pour jouer aux cartes avec des fillettes de son âge : ainsi le petit Guy de Maupassant se distrayait,



selon ses goûts , dans son cher Etretat où il vécut et où il finit presque sa vie ! »

Et le petit vieillard tordu , autant que barbu , dont la figure semblait sculptée dans un marron , un vieux pêcheur , sans doute , s'éloigna , avec un geste de regret au dernier souvenir de « M. Guy » , comme on l'appelle encore ici .

JACQUES BRINDEJONT-OFFENBACH.

## MODES

Les chapeaux de nos dames ont une tendance à diminuer de volume . La nouveauté la plus en vogue depuis quelques jours est un béret de velours ou de satin noir drapé très en arrière et que l'on garnit d'une unique mais splendide aigrette . C'est d'ailleurs cette garniture qui sauve à peu près ce chapeau de la plus indigente banalité , car tout l'effort des ouvrières de modes tend à placer cet ornement de la manière la plus inattendue et la plus incommode : le béret le plus joli est celui dont l'aigrette aveugle le mieux l'élégante qui en est coiffée ou , à défaut de celle-ci , l'imprudent qui a la témérité de marcher à son côté . On voit aussi quelques canotiers de breitschwanz doublés de satin et cravatés d'un large ruban de faille noire .

Pour les robes , le noir et blanc fait un retour offensif . Ainsi , à la réouverture de Longchamp , une dame portait une robe de satin noir ourlée d'hermine , avec paniers de chantilly ; une petite veste vague et très courte tout en hermine avec col de chantilly noir complétait cet accoutrement qui ne laissait pas , encore que joli , de paraître un peu funèbre . Pour remédier à cet inconvénient du noir et blanc , certaines élégantes accoutument de porter sur les toilettes qui réalisent le mariage de ces deux tons , une ceinture de couleur vive et terminée par des glands d'or qu'elles nouent sur le côté , exactement comme faisaient de leur écharpe les généraux de la première République . Une élégante soucieuse de reconstitution — s'il s'en trouve ! — ne manquera pas de porter par là-dessus une jaquette à haut col rigide , courte devant , à longues basques derrière , qui , avec le secours encore de quelques bijoux exotiques , lui donnera à ravir un certain petit air martial et faraud , on ne peut plus « retour de la campagne d'Egypte » .

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 21, 22 et 23.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI Dir., 12-13, Impasse Ronsin Paris.